

3

GILLO,

OU

LE PRINCE ET LE BANQUIER,

Comédie-vaudeville en deux actes,

PAR MM. LÉON HALEVY, AD. DE LEUVEN ET JAIME,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,

LE 22 DÉCEMBRE 1832.

PRIX 1 FR. 50 C.



PARIS.

J. N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DEBRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS.

1833

PERSONNAGES.

GRILLO CATANEO, Banquier*.
LE MARQUIS D'ALBANO.
LE DUC DE FERRARE, oncle du marquis.
MONTFORT, } courtisans du marquis. }
ALBERTI, }
MICHELI, concierge garde-chasse du
château.
CAMILLE.
ROSELLA, jeune fille du château.
COURTISANS, PIQUEURS, DOMESTIQUES,
VASSAUX.

ACTEURS

M. VERNET.
M. DAUDEL.
M. BOSQUIER.
M. ASTRUC.
M. THÉOPHILE.
M. ODRY.
M^{lles} JENNY-OLIVIER.
CLARA STÉPHANY.
M^{lle} ÉLISA JACOFS.

La scène se passe en Italie, dans le marquisat d'Albano,
au château du marquis.

* Ce rôle, créé avec tant de bonheur par M. Vernet, dont le talent est si varié et si original, doit être joué en province par l'acteur chargé de l'emploi des Gontier ou Lepeintre.

S'adresser, pour la partition, à M. Tolbecque, chef d'orchestre au théâtre des Variétés.

Nota. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur ; ainsi de suite.

IMPRIMERIE DE E. DOVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N° 4.

GRILLO,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE I.

Le théâtre représente une galerie ouverte sur un parc : portes latérales. A gauche, au premier plan, une fenêtre ; à droite, une table et tout ce qu'il faut pour écrire : près de la table, un grand fauteuil antique.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAMILLE, *assise*, ROSELLA.

CAMILLE.

Mais es-tu bien sûre, Rosella, que le prince ne soit pas de retour ?

ROSELLA.

Oh ! bien sûre, mademoiselle ! et la chasse est loin d'être finie.

CAMILLE, *se levant*.

Ce n'est qu'en son absence et avec ton secours que j'ose me hasarder dans ce palais, où ma présence est encore un mystère pour moi-même... Que me veut-on ? quel est le but de cet enlèvement dont je suis la victime ? orpheline, confiée par un père adoptif aux soins d'une vieille gouvernante, je me vois subitement arrachée à ma solitude, amenée dans le palais du marquis d'Albano, et, ce qui me cause plus d'étonnement, c'est la conduite respectueuse que tient envers moi le jeune prince.

ROSELLA.

Eh bien ! mam'selle, ça ne me surprend pas, voyez-vous... parce que moi, je connais les hommes... c'est-à-dire... mais enfin, je suis curieuse... J'ai écouté, et j'ai fini par apprendre que monseigneur le marquis d'Albano, notre jeune maître, vous a vue un jour à la chasse... Ah ! mon Dieu ! qu'il s'est écrié : mon Dieu ! qu'elle est jolie ! Dame, écoutez donc, c'est bien naturel... et puis il est revenu au château, et il soupirait, et il avait un air, lui qu'est si gentil ordinairement : car vous avez beau le trouver méchant, ça n'empêche pas qu'il est gentil... Pour lors, voilà un de ses amis, le comte de Montforte, un mauvais sujet... Je le sais bien, allez... Voilà donc qu'il a

dit : Il ne s'agit pas de laisser mourir notre maître... Là-dessus, il est parti sans rien dire, tout seul, un soir, avec six domestiques, et, le lendemain, vous étiez ici... Monseigneur était d'abord furieux contre lui, mais il a fini par se calmer.

CAMILLE.

Ah ! j'ai cru mourir de frayeur...

ROSELLA.

Eh bien, à votre place, moi, je n'aurais pas peur... parce qu'au bout du compte ça ne peut pas être pour vous faire du mal...

CAMILLE.

Je ne puis douter de ses intentions, il a juré de me rendre à ma famille... Et si j'avais pu lui nommer mon père adoptif.. Mais, par une singulière fatalité, j'ignore à la fois et le nom de mon père et celui de l'homme généreux auquel je dois tout... (*On entend parler au dehors.*) On vient.

ROSELLA.

C'est Micheli, mon aimable fiancé.

CAMILLE.

Ton fiancé!...

ROSELLA.

Il n'est pas de la première jeunesse, mais je l'aime comme ça.

SCENE II.

CAMILLE, ROSELLA, MICHELI.

MICHELI.

Ah ! il y a assez long-temps que je te cherche... C'est ben heureux...

ROSELLA.

Pardine, le beau malheur!... Ne dois-je pas tenir compagnie à mademoiselle ?

MICHELI.

Le fait est que j'aime mieux te voir là que faire la coquette auprès des officiers de monseigneur... Tenez, je vous demande bien pardon, mam'selle; mais faites-moi donc l'honneur de lui dire que c'est une horreur d'être toujours là, les bras croisés, à leur lancer des œillades.

ROSELLA.

Ça n'est pas vrai.

MICHELI.

Laissez donc... c'est un fait notoire... Mais j'espère bien que les conseils de votre digne maîtresse...

ROSELLA.

Vilain jaloux!...

MICHELI.

Eh bien ! dites donc, si je suis jaloux ! croyez-vous que ça m'amuse... C'est votre faute... Vous me corrompez l'âme, vous me tachez le caractère... D'ailleurs, l'auteur de vos jours, qui m'a promis votre main, m'a institué aussi le gardien de votre innocence et de votre vertu... J'aimerais mieux garder autre chose...

Air de Partis et Revanche.

Dans la forêt garde-chasse émérite,
 Sans jamais les mettre aux abois,
 Je sais, dans un' juste limite,
 Emprisonner les habitans des bois,
 Et chacun d'eux est soumis à mes lois.

Aussi, dans leur course légère,
 J'sais arrêter les lièvres et les daims ;
 Mais la vertu, c'est un gibier, ma chère,
 Qui court plus vite encor que les lapins.

Et dans ce château, nous vivons au milieu d'une jeunesse si immorale...

ROSELLA.

Veux-tu te taire... Parler ainsi de notre gracieux maître, le marquis d'Albano... Passe pour ses amis.

MICHELI.

Oui, ses amis, ils sont gentils !... Pauvre jeune marquis !... Lui en ont-ils fait faire de ces folies !... Lui en ont-ils dévoré de cet argent !... Toute sa légitime y a passé !... et aujourd'hui, il ne lui reste que des dettes... Par exemple, il lui en reste beaucoup !

ROSELLA, *montrant Camille.*

Mais tais-toi donc.

MICHELI.

Ah ! c'est vrai... Non, mais c'est que je ne peux pas me taire quand je souffre, quand je pâtis... car je pâtis... On nous doit à tous six mois de gages.

ROSELLA, *impatiente.*

Mais tais-toi donc... (*On entend une fanfare de chasse.*)

MICHELI.

Ah ! les v'là tous qui reviennent de la chasse.

CAMILLE, *vivement.*

Rosella, suis-moi... Je ne saurais me trouver en présence... de ce comte de Montforto...

ROSELLA.

Venez, madame.

MICHELI.

Ah ! mon Dieu, madame, si vous pouviez me la former un peu pendant ce temps... Ah ! je vous en prie, formez-moi-la...

(*Elles entrent dans l'appartement à gauche.*)

SCENE III.

MICHELI, *seul, regardant à la fenêtre.*

Ah! voici les piqueurs... C'est qu'ils ont fait une chasse magnifique... Tiens!... Eh bien! eh bien!... cet homme est encore là... Par exemple, en v'là une cocasse... Il est là, son grand bâton à la main... planté comme une borne... Qu'est-ce qu'il veut?... Depuis trois jours qu'il reste du matin au soir, sur la grande place, en contemplation devant la façade du château; bon!.. v'là monseigneur qui l'a vu, monseigneur daigne le regarder... Diable d'original, va!... Qu'est-ce qu'il peut faire là, je vous le demande?

SCENE IV.

MONTFORTE, LE MARQUIS D'ALBANO, ALBERTI,
MICHELI, COURTISANS, PIQUEURS ET DOMESTIQUES, *au fond.*

CHŒUR.

Air de Fra-Diavolo.

La chasse, la chasse, la chasse
Est un plaisir de rois :
Jamais on ne se lasse
De courir les champs et les bois...
Vive la chasse!

LE MARQUIS.

Ma foi, messeigneurs, nous pouvons nous vanter d'avoir fait une belle chasse... (*aux piqueurs.*) Qu'on distribue du gibier à nos vassaux, qu'on ait le plus grand soin de ma nouvelle meute normande et de mes chevaux français... Ah!... à propos, Micheli!

MICHELI, *s'avançant* *.

Monseigneur!

LE MARQUIS.

Je viens encore d'apercevoir ce singulier vieillard aux portes de notre palais. Par saint Janvier! je suis curieux de savoir pourquoi il se trouve là tous les jours à la même heure, et, à cette fin, je veux l'interroger moi-même; d'ailleurs je me sens en bonne humeur de rire, et j'ai l'idée que le bonhomme pourra nous amuser un instant. Va, Micheli, et prépare-le à paraître en notre présence.

* Courtisans, Monforte, le marquis, Micheli, Alberti.

MICHELI.

Votre altesse sera obéie. (*à part.*) Pauvre cher homme, comme ils vont se moquer de lui... Ah! bah!... (*haut.*) Je vais l'amener, monseigneur. (*Il salue profondément et sort suivi des piqueurs et des domestiques.*)

SCENE V.

MONTFORTE, LE MARQUIS, ALBERTI, COURTISANS.

LE MARQUIS.

Ma foi, comte de Montforte, je te félicite, cette chasse était organisée à merveille, et tu as gagné aujourd'hui tes éperons de grand-veneur.

MONTFORTE.

Votre altesse connaît mon zèle à servir ses plaisirs.

LE MARQUIS.

Ton zèle... oui, il est grand... trop grand peut-être, car il t'emporte souvent un peu loin... Tu sais ce que je veux dire.

MONTFORTE.

Ah! monseigneur, vous me gardez encore rancune... Mon dévouement aurait pourtant dû trouver grâce à vos yeux... Elle est jolie...

ALBERTI.

Monseigneur, j'en suis sûr, a déjà pardonné... Et la petite commence-t-elle à s'apprivoiser un peu ?

LE MARQUIS.

Eh! moins que jamais... c'est bien ce qui me désole... elle se lamente, elle pleure et me conjure de la ramener chez la vieille dame à qui son père l'avait confiée.

MONTFORTE.

Bah! à votre place, monseigneur, j'aurais bientôt triomphé de cette vertu si farouche.

LE MARQUIS.

Eh bien! moi, je me reprocherais toute ma vie la moindre violence envers un être si faible, si naïf. C'est à force de soins et d'égards que je veux gagner son cœur, car je sens là que j'en suis réellement amoureux. (*Les courtisans rient.*) Oui, messieurs, et s'il fallait me séparer d'elle, ma foi, je dois en convenir, il m'en coûterait beaucoup.

Air du Baiser au porteur.

Un doux transport s'empara de mon ame
 Quand je la vis pour la première fois ;
 Et j'espérais, ainsi qu'une autre femme,
 D'un seul regard la soumettre à mes lois ;
 Oui, je voulais la soumettre à mes lois.
 Je me disais : Mon triomphe s'appête ;

Mais ses beaux yeux vinrent me supplier :
 Quand je croyais enchaîner ma conquête,
 C'est moi qui fus le prisonnier.

Je sens que pour cette jeune fille je ferais toutes les folies du monde... jusqu'à celle de l'épouser, si je ne puis obtenir son cœur qu'à ce prix.

MONTFORTE.

Vive-Dieu ! comme votre altesse a pris feu ! Mais, au fait, ça n'est pas un mal... l'amour distrahit de toute autre pensée, et, dans ce moment-ci, votre altesse a plus que jamais besoin de distraction.

LE MARQUIS.

Ah ! tu veux parler de nos finances... c'est vrai, elles sont dans un pauvre état. A propos, Alberti, et cet emprunt que tu devais négocier en mon nom?... as-tu vu nos prêteurs ordinaires?

ALBERTI.

Il n'y a rien à espérer de ces misérables-là... ils disent qu'ils ne savent que faire de vos reconnaissances.

LE MARQUIS.

Eh bien ! je parie que je serai plus heureux que toi. J'ai écrit au fameux Grillo Cataneo, à ce roi des banquiers, et je suis sûr que sa réponse ne se fera pas attendre.

MONTFORTE.

S'il a reçu votre lettre, ou si cela lui convient ; car, s'il faut en croire la renommée, il ne laisse jamais échapper l'occasion de se venger sur la noblesse des mépris dont elle accable souvent la roture. D'ailleurs, on ne sait jamais où le prendre, ce célèbre Grillo... il a des comptoirs dans toutes les capitales de l'Europe, et quand on le croit à Rome ou à Gênes il est à Londres ou à Paris ; voyageant sans cesse, il ne s'arrête dans une ville que juste le temps qu'il lui faut pour vérifier les comptes de ses associés et partager leurs bénéfices... Enfin, c'est encore un de ces personnages mystérieux et bizarres dont tout le monde parle sans les avoir jamais vus... C'est au point que je douterais fort de l'existence de ce spéculateur nomade si elle ne m'était attestée par les honnêtes financiers juifs avec qui je suis en relation.

LE MARQUIS.

Oui, messieurs, oui, Grillo Cataneo existe, et j'espère qu'il nous en donnera bientôt des preuves excellentes ; qu'il soit brutal, n'importe, puisque c'est sa manie ; mais qu'il prête, c'est là l'essentiel.

MONTFORTE.

Dieu vous entende ! son argent arriverait à propos. Au reste, on dit Grillo fort occupé maintenant d'obtenir la réhabilitation d'un proscrit, le comte Sestini, mort dans l'exil où l'avait rélégué la colère de votre oncle, le grand-duc de Ferrare, et si vous pouviez lui être utile dans cette affaire, sa reconnaissance...

SCÈNE VI.

MONTFORTE, LE MARQUIS, MICHELI, ALBERTI,
COURTISANS.

MICHELI.

Monseigneur, le bonhomme est là...

LE MARQUIS.

Quel bonhomme ?

MICHELI.

L'original de la grande place, que vous m'avez dit d'aller
quérir.

LE MARQUIS.

Ah ! je n'y pensais déjà plus ; mais il faut, avant tout, nous
débarrasser de cet attirail de chasse, car nous avons aujourd'hui
grand gala, concert et bal... il est bon de s'étourdir.

MICHELI.

Monseigneur, qu'est-ce que je vas en faire, du bonhomme ?

LE MARQUIS.

Eh parbleu ! qu'il attende notre bon plaisir... Allons, mes-
sieurs, qui m'aime me suive.

AIR : *Versez, versez du vin de France.*

Amis, qu'un homme insouciant
Attende en dormant la richesse,
Il vaut mieux l'attendre en chantant :
Loin de nous chassons la tristesse.

TOUS.

La tristesse !

LE MARQUIS.

Le plaisir nous réunira ;
Pour le festin que l'on s'apprête !
Aux vins exquis qu'on versera
Sans nuls soucis nous ferons fête.

TOUS.

A l'orage ainsi l'on tient tête !

LE MARQUIS.

Enfans, que rien ne nous arrête,
C'est l'or de Grillo qui païra.

CHŒUR.

Enfans, que rien ne nous arrête,
C'est l'or de Grillo qui païra !

(Le marquis sort suivi de ses amis.)

Grillo.

SCENE VII.

MICHELI, *seul.*

Qu'il attende notre bon plaisir... Au fait, il est fait pour ça, le vilain... pauvre cher homme, va, ils vont t'en faire voir de cruelles, tu n'as qu'à bien te tenir.

AIR *nouveau* de M. Ch. Tolbecque.

Vieillard, jouis de ton bonheur,
Tu vas, grace à cette aventure,
Exciter le rire flatteur
D'un marquis et d'un grand seigneur.
On va, pour mieux examiner
Et ton physique et ta structure,
Te promener, te retourner,
Et l'on va te berner.

DEUXIÈME COUPLET.

Ici, dans le commencement,
Malgré ma tournure élégante,
Je servais d'buffon permanent;
Mais j'avais avoir un remplaçant.
Grand Dieu! que je vais m'en donner;
Il faut qu'jour et nuit je l'tourmente,
J'm'en vas l'promener, l'retourner,
Et je vais le berner.

Mais c'est qu'il ne s'est pas fait prier du tout pour entrer au château... il est vrai qu'il ne se doute pas... (*allant au fond.*) Là! v'là déjà mam'selle Rosella qui cause avec lui... elle le cajole... elle est dans le cas de le prévenir... Dieu! que les femmes sont embêtantes avec leur sensibilité... (*Il l'appelle.*) Par ici, par ici, bonhomme; approchez, approchez, n'ayez pas peur... (*revenant en scène.*) Je vas mettre bon ordre à cette causerie-là.

SCENE VIII.

ROSELLA, L'INCONNU. (*Il est vêtu plus que simplement et tient à la main un bâton de voyage.*) MICHELI.

ROSELLA.

Entrez, mon brave homme, n'ayez pas peur.

L'INCONNU.

Me voilà, mon enfant... Ah dame! c'est que je ne vais pas

aussi vite que vous... vous courez comme une petite biche. (*Il lui prend la menton, puis se promène en examinant l'appartement.*)

MICHELI, *d part.*

Tiens, le vieillard est très familier... je vas rire un peu avec lui... je vas lui lancer des méchancetés, tant pire... (*prenant un air et un ton d'autorité.*) Vieillard!... (*L'inconnu ne fait pas semblant de l'entendre.*) Vieillard, c'est à vous que je parle, mon cher ami.

L'INCONNU.

Ah! c'est à moi que vous dites : vieillard, vieillard... je ne savais pas que ce fût l'usage ici de qualifier les gens d'après leur air... à l'avenir, moi je vous dirai : Imbécile, imbécile !

MICHELI.

Hein ?

ROSELLA.

Attrape ça...

MICHELI.

Qu'est-ce qu'il a dit ? je n'ai pas entendu... mais il me semble qu'il s'apprivoise trop... Vous ne savez donc pas, mon cher, que vous êtes ici dans le palais du marquis d'Albano ?

L'INCONNU.

Ah! je suis ici dans un palais... (*regardant autour de lui.*) Eh bien ! je ne m'en serais pas douté.

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

En voyant ces rideaux poudreux,
Ce parquet, ces pâles tentures,
Ces meubles neufs au temps de nos aïeux,
Et ces lambris regrettant leurs dorures ;
En voyant cet appartement
Où brille un reflet assez mince,
Valet, sans ton air insolent,
On ne croirait jamais, vraiment,
Que l'on est ici chez un prince *.

MICHELI.

Valet ! valet ! n'oubliez pas que vous avez l'honneur de parler en ce moment au concierge et garde-chasse en chef du marquisat.

ROSELLA, *avec ironie.*

Eh bien ! eh bien ! Micheli, tu voulais t'amuser tout à l'heure ; ris donc un peu, mon garçon.

MICHELI.

Du tout... Je réfléchis que je ne dois pas compromettre ma dignité avec un homme de cette espèce. (*Il le toise.*)

* Pendant le couplet Rosella passe auprès de Micheli.

L'INCONNU.

Ah ! c'en est assez... monsieur le concierge garde-chasse !
(avec dignité.) Puisque votre maître veut me parler, allez lui
dire que je l'attends.

MICHELI, à Rosella.

Mais vois donc son air;... comme il se redresse; il commande;
il ordonne. Eh ! bien, v'là que j'commence à m'amuser à pré-
sent, parole d'honneur.

L'INCONNU, s'avançant sur lui.

M'as-tu entendu, valet ? va dire à ton maître que je n'ai pas
l'habitude de faire antichambre.

MICHELI, éclatant de rire.

Oh ! charmant... délicieux, v'là que je ris... Quelle heure
qu'il est ? satané farceur, va ! viens, Rosella. (à l'inconnu, d'un
ton ironique.) Nous allons dire à monsieur le marquis que votre
altesse l'attend, et qu'elle n'a pas l'habitude de faire anticham-
bre. (à Rosella.) Je crois bien ; on la laisse dans la cour, son
altesse.

ROSELLA, à l'inconnu, vite et à demi-voix*.

Mon brave homme, je vous en prie, tâchez d'être aimable
avec monseigneur... Prêtez-vous à la plaisanterie, et il vous
donnera sans doute quelque argent.

MICHELI, allant à Rosella, qu'il prend par le bras.

Mais viens donc, Rosella ; tu vois bien que son altesse at-
tend... son altesse sérénissime... (riant.) Ah ! ah ! ah ! la belle
altesse !... (Il sort avec Rosella.)

SCENE IX.

L'INCONNU, seul.

La valetaille est la même partout, jugeant l'homme sur l'ha-
bit... Ah ! çà, que me veut-il, ce marquis?... Prêtez-vous à
la plaisanterie, m'a dit cette petite... Il paraît que l'on a quel-
que envie de rire aux dépens du pauvre homme... Eh bien !
nous rirons... Me voilà toujours dans ce château, c'est ce que
je voulais... Oui, mais y trouverai-je celle que je cherche...
cette jeune fille que j'ai vue une seule fois à l'une des fenêtres
de ce palais, et que j'ai cru reconnaître, était-ce bien ma chère
Camille, mon enfant d'adoption?... Si je m'étais trompé... si
elle m'était ravie pour toujours?... Pauvre vieux ! quand,
après tant de courses et de travaux, tu espérais du bonheur et
du repos pour l'avenir...

AIR : Vaudeville de la Servante justifiée.

De mes vieux ans l'espoir et le soutien

* L'inconnu, Rosella, Micheli.

M'est enlevé par une main perfide ;
 J'ai tout perdu, car c'était mon seul bien :
 A sa jeunesse en vain j'aurai servi de guide.
 De ma vieillesse elle eût charmé l'ennui ;
 Il est cruel, et surtout à mon âge,
 Quand on comptait sur un pareil appui,
 De finir seul le reste du voyage.

Ah! c'est ma faute aussi ; je n'aurais pas dû la confier à des étrangers !... Il fallait moi-même veiller sur elle... car c'était là mon vrai trésor, et la perte de celui-là serait irréparable... Mais non, quelque chose me dit que je dois revoir cette chère enfant !... Avant de recourir à d'autres moyens pour me faire rendre ma fille, car si elle est ici, ce ne peut être que contre son gré... examinons bien et tâchons de découvrir par moi-même... (*On entend des éclats de rire dans la coulisse.*) Mais voici sans doute le jeune marquis et ses dignes acolytes... Tonnons-nous ferme.

SCENE X.

MONTFORTE, LE MARQUIS, ALBERTI, L'INCONNU,
 MICHELI, ROSELLA, COURTISANS, DOMESTIQUES *au fond.*

MICHELI, *annonçant.*

Monseigneur.

CHŒUR, *entrant.*

Aria de Fiorella.

Des amis en ce jour
 Chantons la douce ivresse !
 L'amitié vit sans cesse
 Et l'amour
 N'a qu'un jour.

MICHELI, *s'approchant du marquis avec respect, et montrant l'inconnu.*

Monseigneur! voilà le bonhomme. (*d part.*) Tu as beau faire. (*chantant.*)

On va te retourner
 Et l'on va te berner.

(*Il retourne à sa place.*)

LE MARQUIS, *regardant l'inconnu.*

Oh! messieurs, la singulière tournure, nous allons savoir enfin pourquoi, depuis quelques jours, il reste du matin auso ir, en contemplation devant notre palais?

MONTFORTE.

Si c'était quelque espion envoyé par le duc de Ferrare ?

LE MARQUIS.

Notre cher oncle !... il ferait bien mieux, ma foi, de nous expédier de l'argent ; mais, vu les rapports fâcheux qu'on lui a faits sur notre compte, sa bourse ne s'ouvrira pas de sitôt pour nous... N'importe, le riche Grillo Cataneo viendra, j'en suis sûr, à notre aide. (*En ce moment, l'inconnu qui a examiné attentivement le marquis et ses courtisans, avance brusquement un grand fauteuil et va pour s'asseoir.*)

MONTFORTE.

Eh bien ! eh bien ! le vilain est sans gêne.

MICHELI, allant à l'inconnu.

Ah ! c'est trop fort... debout, bonhomme, debout!... On ne s'assied pas devant son altesse.

L'INCONNU.

Oui, ordinairement on se courbe... Excusez, je n'ai pas été élevé à la cour...

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Regardez-moi, je suis ferme et solide,
Je me tiens mieux que tous vos courtisans ;
Et sur la route, où mon bâton me guide,
Je marche droit malgré mes soixante ans. (*bis.*)
Pour ces messieurs, grace à certain usage
A la cour fort accrédité,
Avant d'arriver à mon âge,
Ils auront tous le dos voûté.

(*Il s'assied.*)

MICHELI.

Vieillard stupide !

MONTFORTE.

Le drôle fait l'insolent.

ROSELLA, courant vers le marquis.

Oh ! monseigneur, ne lui faites pas de mal.

LE MARQUIS.

Rassure-toi... il m'amuse au contraire.

(*Rosella retourne à sa place.*)

L'INCONNU.

Trop heureux de servir à amuser monseigneur... Je lui demande pardon d'en agir ainsi sans façon ; mais il y a longtemps que je suis là, debout, à attendre ses ordres, et ma foi, mes jambes refusaient le service.

LE MARQUIS, riant.

Ne vous dérangez pas.

L'INCONNU.

Je profite de la permission.

MICHELI, à Rosella.

Vois donc comme il se carre... décidément il est stupide.

(*Tous les courtisans se groupent autour de l'inconnu.*)

LE MARQUIS.

Eh bien ! brave homme, que pensez-vous de la façade de notre palais?... vous l'avez assez examinée ces jours-ci.

L'INCONNU, avec indifférence.

La façade !... j'en ai vu de mieux que ça... mais elle n'est pas trop mal.

LE MARQUIS, riant.

Ah ! vraiment... vous trouvez ?

L'INCONNU.

Oui, mais je ne suis pas aussi content de l'intérieur.

LE MARQUIS.

En vérité !

L'INCONNU.

C'est petit ! c'est mesquin !

MICHELI, à Rosella.

Voilà le comble de l'indécence ! il va se faire chasser comme un sanglier.

L'INCONNU.

Voyez cette longue file d'appartemens, comme c'est mal tenu ; si tout ça m'appartenait...

LE MARQUIS, riant.

Diable ! savez-vous que de la façon dont vous parlez de mon palais, on dirait que vous avez envie de l'acheter.

L'INCONNU.

Dame ! si ça n'était pas trop cher...

LE MARQUIS, riant.

Il est délicieux !

L'INCONNU.

Est-ce que vous ne méditez pas quelques embellissemens ?

LE MARQUIS, avec ironie.

Précisément ; mais je vous attendais pour avoir vos avis.

L'INCONNU, avec intention.

Ah ! c'est qu'il faudrait de l'argent.

LE MARQUIS.

Hein ?...

L'INCONNU.

Beaucoup d'argent.

LE MARQUIS, aux courtisans.

Le drôle me raillerait-il ?

L'INCONNU.

Voyez-vous , si j'achetais ce château, il aurait bientôt pris un autre aspect ; moi , d'abord , j'aime le grandiose.

TOUS , *riant et se montrant l'habit de Grillo.*
Ah ! ah ! ah !

L'INCONNU.

AIR : *Vaudeville du Château perdu.*

Oui, j'en conviens, un si mince costume
Peut à bon droit exciter vos mépris ;
Et j'aurais dû , respectant la coutume,
M'offrir à vous sous de riches habits.
D'un pareil tort ma mémoire est la cause,
Car j'oubliais ce que l'on sait partout...
C'est qu'à la cour l'homme est si peu de chose
Que sans l'habit il n'est plus rien du tout.

(*Les courtisans reprennent leurs places en murmurant.*)

MICHELI , *riant.*

Ah ! ah ! ah ! est-il abruti par la misère !

LE MARQUIS , *aux courtisans.*

Silence , messieurs , voyons jusqu'où peut aller sa folie... (*à l'inconnu.*) Ma foi , j'ai depuis quelque temps l'intention de vendre ce marquisat , et puisque monsieur parle d'acheter...

L'INCONNU.

Oh ! je dis ça , vous en voudriez peut-être une somme exorbitante.

LE MARQUIS.

Mais non , je le donnerais pour deux cent mille ducats... qu'en pensez-vous ?

L'INCONNU.

Eh bien ! ça n'est pas déraisonnable... (*Tous les courtisans rient.*) et nous pourrons faire affaire. (*Les rires redoublent.*) Il s'agit d'un marché... je me lève.

MICHELI , *à Rosella.*

Mais il est aliéné tout-à-fait.

LE MARQUIS , *aux courtisans.*

Sa folie est fort amusante.

L'INCONNU.

Ah ! ça , monseigneur , je ne demande pas mieux que d'acheter ; mais , au moins , faut-il encore savoir ce que j'achète ; en vendant votre marquisat , vous vendez nécessairement aussi les titres et les droits féodaux qui s'y rattachent ?

LE MARQUIS.

Sans doute.

L'INCONNU.

C'est dit, monseigneur, j'achète votre marquisat ; veuillez donc faire dresser le contrat de vente.

LE MARQUIS, *riant*.

Allons, Alberti, prenez la plume, et obéissez à monsieur. (*Alberti se place en riant à la table, et écrit ce que lui dicte l'inconnu.*)

L'INCONNU.

Ecrivez que moi, soussigné, j'achète le marquisat d'Albano, ses titres et droits seigneuriaux, le palais et tous les meubles qu'il renferme... (*au marquis, montrant les courtisans.*) Ces messieurs en sont-ils ?

LE MARQUIS, *riant*.

Ah ! mon cher, ces messieurs ne sont pas à vendre.

L'INCONNU.

Je croyais que vous les aviez achetés ; n'importe. Je prends tout le reste au prix de deux cent mille ducats.

LE MARQUIS, *continuant*.

Payables dans les vingt-quatre heures, faute de quoi l'acquéreur sera pendu.

L'INCONNU.

Ah !... vous tenez à cette condition-là ?

LE MARQUIS.

Il me faut une garantie.

L'INCONNU, *avec indifférence*.

C'est juste ; écrivez que je serai pendu, je ne demande pas mieux. Ah ! ça, monseigneur, notre marché est franc et valable, sans arrière-pensée ?

MICHELI, *à part*.

Comme il y tient ! c'est une bien grande infirmité !

L'INCONNU.

C'est qu'après tout on pourrait peut-être tourner cette petite transaction commerciale en plaisanterie ; et, comme il y va de ma tête, j'aime autant être sûr de mon fait.

LE MARQUIS.

Le contrat est en bonne et due forme, je vous en donne ma parole de prince.

L'INCONNU.

Ça me rassure un peu.

LE MARQUIS.

D'ailleurs, vous auriez votre recours pardevant le grand justicier d'Albano, qui est institué par notre oncle le duc de Ferrare, et qui n'est pas fort de nos amis.

L'INCONNU.

Ça me rassure tout-à-fait.

LE MARQUIS.

Ah ! ça, mais, voyons, mon brave homme, maintenant que vous êtes acquéreur, et que c'est une affaire conclue, dites-moi : Que voulez-vous donc faire de ce palais ?

Grillo.

L'INCONNU.

Eh! eh! je ne sais pas au juste.

MONTFORTE, *riant.*AIR *du verre.*

Une maison de fous, ma foi,
Où monsieur, dans sa prévoyance,
Pour la place d'honneur, je croi,
Se donnera la préférence.

L'INCONNU.

Oh! non, car je veux, entre nous,
Tout changer dans cet apanage :
En faire une maison de fous
Serait lui laisser son usage.

LE MARQUIS, *riant.*

Le trait est mordant!

L'INCONNU, *s'approchant de la table.*

Voyons l'acte. (*Il le prend et le lit.*) Faute de quoi l'acquéreur
sera pendu.

MICHELI.

C'est notre garant'e.

L'INCONNU.

C'est fort bien!... il n'y manque plus que les signatures.

FINALE.

CHOEUR, *riant.*

AIR de M. Ch. Tolbecque.

Ah! l'aventure est singulière!
C'est qu'il veut terminer l'affaire;
Il veut qu'on signe le contrat. (*bis.*)
(*tous saluant l'inconnu.*)

Gloire au noble propriétaire!
A l'acquéreur (*bis.*) du marquisat!

LE MARQUIS, *aux courtisans, voyant l'inconnu prendre une plume.*
Mais voyez donc comme il s'empresse!

L'INCONNU, *présentant la plume au marquis.*

A tout seigneur tout honneur...

LE MARQUIS *signe, puis arrêtant l'inconnu qui va pour signer d son
tour.*

(riant.)

Un moment!

Je dois retarder un instant
Le triomphe de votre altesse.

(à Rosella.)

Rosella, prévien ta maitresse ;
Elle rira bien, je parie,
De cette amusante folie...
De l'avertir pour moi c'est un devoir.

(Rosella sort.)

L'INCONNU, à part.

Serait-ce elle?... vais-je la voir ?

MICHELI.

S'il devenait not' maltr', moi qu'ai fait l'insolent !
Il faut que je lui lance un regard bienveillant.

(Il regarde l'inconnu en souriant gracieusement.)

CHŒUR.

Ah ! l'aventure est singulière, etc.

SCENE XI.

COURTISANS, MONTFORTE, LE MARQUIS, CAMILLE,
L'INCONNU, ALBERTI à la table, MICHELI, ROSELLA.

L'INCONNU, à part.

Elle vient !

LE MARQUIS, à Camille.

Approchez.

L'INCONNU, la reconnaissant.

C'est elle !

CAMILLE, à la vue de l'inconnu.

Que vois-je?... mon père !

(Elle se jette dans ses bras.)

TOUS.

Son père !

LE MARQUIS, à part.

Quel est cet homme ? quel mystère ?

(haut.)

Mais, monsieur, qui donc êtes-vous ?

L'INCONNU, prenant la plume et s'appretant à signer.

Vous allez le savoir, car il faut entre nous

Finir cette petite affaire ;

Et du marquisat d'Albano

Maintenant le seul titulaire
Se nomme...

(*Il signe.*)

LE MARQUIS, *vivement.*

Eh bien ?

(*Il lit la signature.*)

Grillo Cataneo !

TOUS.

Grillo Cataneo !

(*Grillo les regarde en riant, plie l'acte et le met dans son portefeuille.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon richement décoré. Portes au fond et latérales ;
à gauche, une table, bureau et fauteuils.

SCENE PREMIERE.

MICHELI, *seul.*

Ah ! ça, est-ce étonnant !... est-ce beau !... Comme c'est changé !... Ce n'est plus du tout le même château... Et nos habits... tout ça est neuf, brillant... Quand nous sommes réunis, tous les domestiques ensemble, ça a l'air d'une corbeille de fleurs... Et puis, il n'y a pas à dire, depuis que nous avons un nouveau maître, c'est charmant... on boit, on mange... Ah ! on mange bien, tandis qu'il y a deux jours seulement, je manquais de tout... Qui jamais aurait dit que cet homme... ce misérable... Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que je dis ?... Si on m'entendait ; ce malheureux... achèterait le titre de marquis d'Albano ; mais c'est que c'est un brave homme ; depuis qu'il est ici, il ne fait que du bien ; et sa fille, donc... une demoiselle charmante... Il y a dans tout ceci un concours de bizarreries qui abîme mon intelligence... Voilà monseigneur et son auguste fille.

SCENE II.

GRILLO, CAMILLE, MICHELI, VASSAUX.

CHŒUR.

AIR : *La belle nuit* (des Deux Nuits).

A monseigneur rendons hommage :

De not' bonheur

Sa présence, amis, est le gage.

Viv' le marquis ! not' bon seigneur !

Honneur, honneur

A monseigneur !

MICHELI.

Vive monseigneur !

TOUS.

Vive monseigneur !

GRILLO.

Allez au diable !... vous me fendez la tête... (*leur donnant de l'argent.*) Tenez... je vois ce que vous voulez...

MICHELI *.

Ils n' veulent que ça.

GRILLO.

Et toi aussi.

MICHELI.

Ils ne demandent pas autre chose que ça... Les v'là contens !

CHŒUR.

A monseigneur rendons hommage, etc.

(*Micheli et les vassaux sortent.*)

SCENE III.

GRILLO, CAMILLE.

GRILLO, à *Camille.*

Allons, ma fille, j'y tiens absolument ; il faut que tu achèves ta confidence.

CAMILLE.

Mon père...

GRILLO.

Oui, je veux bien te croire ; il n'a cessé de t'entourer de ses respects, de ses égards ; mais, franchement, il t'a bien aussi parlé de son amour ?

CAMILLE.

Quelquefois...

GRILLO, *l'imitant.*

Tous les jours.

CAMILLE.

Il est vrai ; mais au milieu des hommages qu'il me prodiguait, une seule chose semblait l'inquiéter ; il craignait que je n'eusse conçu de lui une opinion défavorable.

GRILLO.

Comme s'il n'avait rien fait pour la mériter.

CAMILLE.

Mais, mon père, en effet, il n'était pas coupable ; c'était l'imprudence d'un ami.

GRILLO.

Oui, n'est-ce pas ?... qui avait deviné qu'il t'adorait !... Ah ! mais, d'ailleurs, ça se fait toujours comme ça.

CAMILLE.

Si un mystère, qu'il ne m'appartient pas de pénétrer, ne

* Grillo, Micheli, Camille.

m'avait laissé ignorer le nom de mon père adoptif; si j'avais pu le lui apprendre, il m'aurait, j'en suis sûre, rendue à sa tendresse.

GRILLO.

Quand je pris l'engagement de veiller sur toi, une circonstance impérieuse me forçait à cacher mon nom, et puis je voulais que tu m'aimasses pour moi-même, non pour ma fortune... Ce que je désire maintenant, ce que j'exige, c'est ta confiance... Allons, ma Camille, tu peux m'ouvrir ton cœur... Tiens, si tu veux... nous allons régler tous tes comptes...

CAMILLE.

Quoi! vous voulez?...

GRILLO.

Ah! tu peux rougir... c'est l'usage... Voyons; du côté du jeune homme, de belles phrases, des sermens, des protestations; à toi, maintenant... As-tu un compte de retour? avons-nous de quoi faire la balance?...

CAMILLE.

Mon père!

AIR nouveau de M. Blangini.

Il fut si soumis et si tendre,
Me témoigna tant de regrets,
Qu'avec plaisir je dus l'entendre;
Mais ce plaisir resta secret.
De mes devoirs mon trouble extrême
N'a jamais pu me détourner;
Et s'il vous a dit que je l'aime,
C'est qu'il a su le deviner.

GRILLO.

Oh! je sais que tu es incapable d'avoir manqué à tes devoirs; mais un jeune homme qui est puissant, qui vous enlève et qui se met à vos genoux... car il a dû se mettre à tes genoux...; il n'y a rien de séduisant comme cela pour captiver le cœur d'une jeune fille; allons, conviens-en!...

CAMILLE, *baissant les yeux avec embarras.*

Je ne sais...

GRILLO, *à part.*

J'en étais sûr... les femmes n'aiment que les mauvais sujets. (*haut.*) C'est bien; j'en sais assez, me voici près de vous, c'est à moi de vous diriger. Eh quoi! ma fille, tu n'as pas craint d'aimer celui qui m'affligeait, qui t'éloignait de moi!...

CAMILLE.

Son repentir, son amour...

GRILLO.

Son amour... Quand on aime une femme, on sait la respecter; il fallait venir à moi, me demander ta main; j'eusse été fier de l'accorder, maintenant je la refuse; que me fait son rang, sa naissance? Ma noblesse, à moi, c'est celle du cœur; et que sait-on, vous le valez peut-être! Désormais je vous défends de penser à lui, de le revoir jamais.

CAMILLE.

J'obéirai.

SCENE IV.

GRILLO, ROSELLA *au fond*, CAMILLE.

ROSELLA.

Monseigneur, monsieur le marquis est là.

CAMILLE, *à part*.

Le prince!

GRILLO.

Que me veut-il?

ROSELLA.

Il désire vous parler.

GRILLO.

Attendez. (*à Camille.*) Camille, retirez-vous, bientôt j'irai vous rejoindre. (*Camille sort.*)(*à Rosella.*) Faites entrer! (*à part.*) Maintenant je vais prendre ma revanche.

SCENE V.

GRILLO, LE MARQUIS.

GRILLO.

Oh! monsieur le marquis, que vous êtes bon de venir me visiter... Veuillez donc vous asseoir.

LE MARQUIS.

Je vous rends grâce, monsieur... (*à part.*) Elle n'est pas là...

GRILLO, *poussant un siège*.

Acceptez, je vous prie... (*à part.*) Je peux bien lui offrir son fauteuil.

LE MARQUIS, *parcourant des yeux l'appartement*.

Je ne reviens pas de ma surprise... ces changemens...

GRILLO.

Oui, il est vrai que c'est un peu changé; mais que voulez-vous? vous autres princes, vous n'avez pas besoin d'un luxe bien positif: des draperies poudreuses, des meubles un peu caduques, des livrées qui ne sont peut-être plus de la première

fratcheur... mais il y a cet éclat de la noblesse, ce je ne sais quoi qui rejaillit sur tout ce qui vous entoure ; tandis que moi, pauvre roturier, j'ai besoin de tout cela ; j'ai l'air si peu noble, car on me prend pour un mendiant, un vagabond.

LE MARQUIS.

Ah ! monsieur !... mais comment en si peu de temps ?

GRILLO.

C'est tout simple, ces marchands, ces fournisseurs, un tas de misérables, ils veulent être payés ; aussi, moi, je n'ai eu qu'à leur montrer mon coffre-fort... ils m'ont traité mieux qu'un grand seigneur... c'est affreux !

AIR : *Vaudeville de Prévillè et Tacconnet.*

Voyez un peu comme le peuple avance :
 On n'y peut plus tenir, vraiment ;
 Tous ces manans sont remplis d'arrogance ;
 Ils savent bien distinguer maintenant
 L'éclat de l'or et celui du clinquant.
 Par-dessus tout ils prisent la richesse ;
 Et , dans leur langage insolent ,
 Ces roturiers s'en vont tous répétant :
 « L'argent peut donner la noblesse ,
 « Mais la nobless' ne donne pas l'argent. »

LE MARQUIS, *à part.*

Quelle humiliation ! et Camille ne vient pas. (*haut.*) Monsieur, veuillez m'écouter.

GRILLO.

Pardon, j'ai encore quelque chose à vous faire voir.

LE MARQUIS, *à part.*

Impossible de lui parler d'elle.

GRILLO.

Car je me suis occupé utilement... j'ai gouverné : il le faut bien, me voilà prince. (*ouvrant un carton.*) Voici vos actes administratifs, je ne vous en fais pas mon compliment, c'est un gachis horrible, et, dans cette partie-là, j'aurai, je crois, plus de réparations à faire que dans celle-ci. (*Il montre l'ameublement.*) Voyez-vous, il ne faut jamais oublier une chose, c'est qu'entre les princes et les sujets, c'est une tenue de livres à partie double : doit, *justice* ; avoir, *obéissance* ; et, malheureusement, quand il y a déficit dans la première colonne, on ne peut guère exiger que la seconde soit très en règle. Je sais bien que ces conseils-là ne peuvent plus vous servir à grand'-chose ; mais c'est égal. Voyons maintenant ce qui vous amène.

LE MARQUIS.

Depuis l'instant où j'ai su votre nom, il m'a été impossible de douter que vous ne puissiez remplir les conditions de notre

Grillo.

4

marché ; malgré tous mes torts envers vous, en exiger l'exécution serait me punir trop cruellement d'un instant d'imprudence et de légèreté.

GRILLO.

Je suis fâché de vous refuser, mais, depuis quarante ans que je suis dans les affaires, je ne plaisante jamais avec mes engagements.

Air du Piège.

Dans ma maison si j'ai pu parvenir
A rassembler d'honorables richesses,
C'est qu'on savait que j'aimais à tenir
Et mes sermens et mes promesses.
Un prince, un roi peut oublier souvent
Ce qu'il promet, et devenir parjure ;
Mais moi, je veux régner en commerçant,
Et respecter ma signature.

LE MARQUIS.

Monsieur, connaissez entièrement ma position ; je viens d'apprendre que le duc de Ferrare, mon oncle, va venir me visiter.

GRILLO.

Ah ! le duc de Ferrare ! (*d part.*) Eh bien ! je ne serai pas fâché de le voir. (*haut.*) Je connais beaucoup le duc de Ferrare, il me connaît aussi ; c'est-à-dire pas précisément ma personne, mais mes écus. J'ai eu très souvent l'honneur de lui prêter de l'argent, et beaucoup d'argent ; du reste, il me l'a rendu avec de fort bons intérêts.

LE MARQUIS.

Eh bien ! puisque vous connaissez le duc de Ferrare... de réputation, du moins... vous savez combien il est sévère, inflexible. S'il me trouve dépossédé de mon titre, de mon rang, que pensera-t-il de moi ?

GRILLO.

Il n'y a guère que lui qui puisse savoir ça au juste ; au surplus, monsieur le marquis, les vingt-quatre heures expirées, il vous faut deux cent mille ducats ; et que sait-on ? je ne pourrai peut-être pas vous les payer ; non, vraiment, une ou deux bonnes banqueroutes... Tenez, vous garderez peut-être vos biens, et, par-dessus le marché, vous aurez le plaisir de me faire pendre.

LE MARQUIS.

Monsieur, trêve de plaisanteries ; j'espérais vous trouver dans des sentimens plus généreux.

GRILLO.

Que voulez-vous ? cela ne dépend pas de moi ; j'ai une fille,

monsieur le marquis, compromise par la conduite d'un étourdi ; ce titre, cet apanage que je lui abandonne, lui permettront, j'espère, de contracter une alliance honorable.

LE MARQUIS.

Ah ! monsieur, n'augmentez pas mon désespoir par la pensée que Camille peut appartenir à un autre, car mon bonheur eût été de lui donner mon nom, et si j'eusse obtenu le consentement du duc de Ferrare...

GRILLO.

Je n'aurais pas donné le mien. (*d part.*) Ah ! il l'aime véritablement ! (*haut.*) C'en est assez, monsieur, je sais tout ; vous avez profité de vos avantages pour captiver le cœur de mon enfant ; mais moi je ne suis pas une jeune fille, on ne me séduit pas ; que vous l'aimiez ou non, je dois seul disposer de sa main ; quant à notre marché, dans deux heures vous pourrez venir prendre votre argent ; désespéré de ne pouvoir vous être agréable. (*d part.*) Ma foi, je sais à merveille éconduire les gens ; on dirait que j'ai été prince toute ma vie. (*Il sort.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, *seul.*

Allons, c'est fini, il n'en démordera pas... Maudits courtisans ! car ce sont eux qui m'ont fait remarquer ce diable d'homme. Que dira le duc ? Je n'oserai jamais soutenir sa présence... je partirai... mais Camille, ne plus la voir... Eh bien ! non, elle me suivra... De gré ou de force, il faut qu'elle m'accompagne... Méchant vieillard ! Je me vengerai... dans deux heures j'aurai ton or, et rien ne pourra s'opposer à mes projets.

SCENE VII.

LE MARQUIS, ROSELLA, MICHELI.

MICHELI.

Eh bien ! c'est bon, c'est bon, qu'ils attendent. Je vais prévenir mauseigneur... ah ! mon Dieu ! monsieur l'autre marquis.

LE MARQUIS, *les apercevant, d part.*

Rosella ! Micheli ! s'ils pouvaient me servir ! (*haut.*) Mes amis, m'êtes-vous encore dévoués ?

ROSELLA, *accourant.*

Ah ! je crois bien, mauseigneur !

MICHELI, *de même.*

Ah ben ! je crois ben.

LE MARQUIS.

Alors, je puis me confier à vous. Je vais partir ; consentiriez-vous à me suivre ?

ROSELLA, *hésitant.*

Dame ! monseigneur...

MICHELI, *la poussant.*

A l'instant même !

LE MARQUIS.

Brave Micheli, je te reconnais.

MICHELI.

A l'instant même.

LE MARQUIS, *bas.*

Mais, Rosella, tu le sais, j'aime ta jeune maîtresse.

ROSELLA.

Eh bien ! monseigneur...

LE MARQUIS.

Il faut qu'elle parte avec nous.

ROSELLA.

Ah ! mon Dieu...

MICHELI, *la poussant.*

A l'instant même.

LE MARQUIS, *à Rosella.*

Consentez à me servir dans cette entreprise, je vous en supplie, et ma reconnaissance... (*Il met la main à la poche.*)

MICHELI, *bas à Rosella.*

Prends donc !...

LE MARQUIS, *remettant un billet à Rosella.*

Remets cette lettre à ta jeune maîtresse.

ROSELLA.

Ah ! monseigneur, je ne pourrai jamais...

MICHELI.

Allons donc, qu'est-ce que ça signifie ? Monsieur le marquis, un si bon seigneur, le refuser... Prenez cette lettre... à l'instant même.

LE MARQUIS.

Maintenant, mes amis, écoutez : ce soir à minuit je serai près de la petite porte du parc, j'en ai la clé ; mes gens m'accompagneront... une voiture sera prête... (*à Rosella.*) Je compte sur vous, sur toi, Rosella, pour amener Camille ; dis-lui que je vais partir... que je veux lui faire mes derniers adieux.

MICHELI.

C'est convenu... mais on pourrait nous surprendre... séparons-nous... Bientôt j'irai vous rejoindre et je prendrai vos instructions.

LE MARQUIS.

Je t'attends. Adieu ! mes amis, adieu.

ENSEMBLE.

AIR de *Fra-Diavolo*.

Bonne espérance !
 Venez sans bruit :
 De la prudence,
 C'est pour minuit !

MICHELI.

Zèle et prudence ;
 J'irai sans bruit :
 Bonne espérance,
 C'est pour minuit !

ROSELLA.

Quelle imprudence !
 Partez sans bruit ;
 J'tremble d'avance
 Pour cette nuit.

(*Le marquis sort.*)

SCENE VIII.

MICHELI, ROSELLA.

ROSELLA.

Mais que fais-tu ?... c'est affreux.

MICHELI.

Laisse-moi donc tranquille, un homme qui a été mon maître pendant si long-temps... je vas être ingrat, n'est-ce pas?... il m'aurait demandé l'impossible, j'aurais toujours dit : à l'instant même.

AIR : *Vaudeville de Vadé.*

C'était pour lui faire plaisir ;
 Mais je n'veux pas perdre ma place.
 Pour satisfaire à son désir,
 J'irais tomber dans la di grace ?
 Faut qu'il soit joliment bonasse !
 Ça l'a charmé quand j'ai dit : Oui...
 Oh ! qu' ma politique est profonde !
 A l'autre j'vas tout r'dire ici ;
 Ça lui f'ra ben plaisir aussi :
 Il faut contenter tout le monde.

ROSELLA.

Mais c'est encore plus mal...

MICHELI.

Par exemple, il vient me proposer de partir avec lui... voilà cent douze ans que j'suis concierge, moi.

ROSELLA.

Toi ?

MICHELI.

Oui, moi ; depuis cent douze ans... de père en fils. Partir... est-ce que je peux ? je suis ici comme un gros meuble ; c'est absolument comme s'il priaït le péristyle de l'accompagner... le péristyle lui dirait : J'peux pas quitter ma place.

ROSELLA.

C'est égal ; je t'en prie, ne va pas redire...

MICHELI.

Allons, ma chère, ce sont des raisons d'état que vous ne pouvez comprendre ; vous n'entendez rien à la politique. Vous aurez des idées plus relevées quand vous serez restée comme moi dix-neuf ans dans la cour... Je vas tout raconter à monseigneur.

ROSELLA.

Je te dis que c'est affreux.

MICHELI.

Ma chère amie, règle générale : les princes ont de la rancune, et j'ai appelé celui-ci vieillard stupide. Il faut que je rentre dans ses bonnes grâces... Ne me suivez pas ; il faut que je dénonce mon bienfaiteur... j'agis en homme d'état. (*Il sort.*)

SCENE IX.

ROSELLA, seule.

Oh ! le méchant ! je ne peux plus le souffrir ; tant d'ingratitude... car enfin ce pauvre jeune marquis a été notre maître, et puis je l'aimais bien mieux que l'autre...

AIR nouveau de M. Ch. Tolbecque.

Il était si bon, si galant,

Qu'il me plaisait d'un' force extrême ;

Il savait dir' si tendrement :

Je vous aime, (*bis.*)

Qu'il fallait bien qu'on fit de même.

Qué de fois il m'a dit cela !...

Mais hélas ! voilà qu'il s'en va, (*bis.*)

Et l'aut' vieux jamais ne saura

Me parler aussi bien que ça.

DEUXIÈME COUPLET.

Un soir, il me rencontre en ch'min ;

J'revenais d'danser à la fête,

Je courais, mais le v'là soudain
 Qu'il m'arrête (bis.)
 De la façon la plus honnête.
 Jusqu'à trois fois il m'embrassa ;
 Mais, hélas ! voilà qu'il s'en va ! (bis.)
 Et l'autr' vieux jamais ne pourra
 Me parler aussi bien que ça.

SCENE X.

MICHELI, GRILLO, ROSELLA.

GRILLO, en entrant, à Micheli.

C'est bien, d'après ce que tu viens de me dire, je vois que tu es un coquin... tu mérites ma confiance, je puis compter sur toi et je te dois une récompense... (*Micheli tend la main.*) Je te nomme grand-veneur, grand-écuyer, et maître des cérémonies...

MICHELI, avec joie.

Ça m'empêchera-t-il d'être concierge ?

GRILLO.

Du tout, c'est un cumul que j'autorise.

MICHELI.

A propos... messieurs les courtisans demandent, depuis ce matin, à présenter leurs hommages à monseigneur.

GRILLO.

Les impudens !... qu'ils ne remettent plus les pieds dans ce château.

MICHELI.

Je vas leur dire ça sans cérémonies, à l'instant même... (*d part.*) Vieillard sublime ! (*Il salue profondément et sort avec Rosella.*)

SCENE XI.

GRILLO, seul.

Les voilà bien ces hommes de cour... attachés au rang... jamais à l'homme... Quant au jeune marquis, c'est un étourdi, mais le cœur est bon... et pourtant ce que vient de m'apprendre cet homme est sérieux... Ah ! monsieur le marquis veut encore enlever ma Camille ; il paraît qu'il s'y accoutume... oh ! mais je suis là cette fois...

SCENE XII.

GRILLO, MICHELI.

MICHELI, *accourant.*

Monseigneur, monseigneur!

GRILLO.

Que me veux-tu encore ?

MICHELI.

Je viens vous annoncer une chose surprenante... le duc de Ferrare, l'oncle de monsieur le marquis, vient d'entrer dans la cour, à pied, seul, sans escorte, et mis comme un simple homme.

GRILLO.

Le duc de Ferrare ?... mais es-tu bien sûr ?...

MICHELI.

Ah ! certainement ; il ne m'a jamais donné qu'un coup de pied, mais je le reconnaîtrais dans cent mille.

GRILLO.

Tu lui as parlé ?

MICHELI.

Pas du tout ; avec ça qu'il doit être furieux ; dam', on lui en a tant dit sur son neveu ; et quand il va savoir qu'il vous a vendu son marquisat, son palais... Ah ! un prince sans palais...

GRILLO.

Tais-toi, malheureux... le plus grand silence sur ce qui s'est passé au château... Le voici, laissez-nous.

MICHELI.

Oui, monseigneur... je vas revêtir mes habits de cérémonies, à l'instant même. (*Il sort en saluant le duc qui entre.*)

SCENE XIII.

GRILLO, LE DUC.

GRILLO.

Le duc ici ? pauvre marquis, que va-t-il devenir ? Allons, il faut absolument le tirer de là. (*Il se met à la table et tourne le dos au duc en ayant l'air de calculer avec attention.*)

LE DUC, *à part et regardant autour de lui.*

Ce château est fort bien tenu... ceci ne s'accorde guère avec les rapports que l'on m'a faits... Ah ! sans doute quelques nouvelles dettes... quelques nouvelles folies.

GRILLO, *se parlant à lui-même.*

Payé ce matin mille ducats à l'architecte de monseigneur.

LE DUC.

Quel est cet homme ?

GRILLO.

Donné cinq cents piastres aux pauvres de la ville.

LE DUC, *à part.*

Des bienfaits aux pauvres !...

GRILLO.

Dix mille ducats pour l'établissement d'une école et la fondation d'un prix de vertu.

LE DUC.

C'est admirable !... Qui êtes-vous ?

GRILLO, *se levant et jouant la surprise.*

Monsieur le duc de Ferrare !

LE DUC.

Vous me connaissez ?

GRILLO, *prenant une pièce de monnaie.*

J'ai si souvent votre portrait sous la main.

LE DUC.

Je désire garder l'incognito ; mais qui êtes-vous ?

GRILLO.

Je suis l'homme d'affaires de monsieur le marquis d'Albano.

LE DUC.

(haut.) Son homme d'affaires... (*à part.*) Je n'y comprends rien ;
veuillez m'annoncer au prince.

GRILLO.

Monseigneur est absent.

LE DUC.

Il est à la chasse ?

GRILLO.

Non, monsieur le duc, il est allé visiter un hospice.

LE DUC.

Un hospice !

GRILLO.

Oui, monseigneur... et de là entendre un sermon sur... l'instabilité des choses humaines.

LE DUC.

Mais on m'en avait parlé comme d'un extravagant.

GRILLO, *se récriant.*

Ah !...

LE DUC.

Enlevant les jeunes filles...

GRILLO.

Quelles calomnies !

LE DUC.

Criblé de dettes.

GRILLO.

Lui, des dettes !

Grillo.

LE DUC.

Ne vivant que d'emprunts...

GRILLO.

Quelle horreur! parler ainsi d'un prince! au contraire, il est si sage, si rangé, que, malgré tout le soin que je prends de ses affaires... tenez, dans ce moment, il n'est peut-être pas très content de moi.

LE DUC.

Cependant, à l'instant où je me suis mis en route, on m'assurait que, réduit aux derniers expédients, il venait d'écrire au banquier Grillo pour en obtenir de l'argent.

GRILLO.

En vérité! voyez un peu à quoi sont exposés ces pauvres princes; on m'en a dit autant de votre altesse.

LE DUC.

Que voulez-vous dire?

GRILLO.

Oui, monseigneur, on n'a pas craint de m'apprendre que fort souvent vous aviez recours aussi au portefeuille de ce riche banquier.

LE DUC.

Il est vrai... mais, moi, quelle différence!

GRILLO.

Oh! cela est en effet bien différent; vous, les sommes sont beaucoup plus fortes. On m'a dit aussi que tout récemment vous lui aviez fait proposer un emprunt considérable, et que vous étiez mécontent de la hardiesse de ce banquier, qui se serait permis d'y mettre une condition... Il demanderait, m'a-t-on dit, la réhabilitation d'un proscrit, le comte Sestini, condamné sans motifs et victime d'une intrigue qu'aurait dû punir la justice de votre excellence.

LE DUC.

Monsieur, de tels propos...

GRILLO.

J'en connais, monsieur le duc, toute l'inconvenance et la témérité... je n'y ajoute pas la moindre foi, car la demande du banquier Grillo me paraît trop juste, trop équitable pour exciter le courroux d'un prince tel que vous, et, quand Grillo lui-même viendrait se plaindre à moi de votre refus, je repousserais cette assertion comme injurieuse pour votre caractère et pour ces sentimens d'honneur que nous admirons tous.

LE DUC.

Vous m'avez bien jugé, monsieur; puisque vous êtes si bien instruit de tout ceci, je désire que vous sachiez le reste. (*tirant une lettre de son portefeuille.*) Cette lettre, adressée au banquier Grillo, renferme ma volonté sur le comte Sestini; je vous charge de la faire parvenir.

GRILLO, *prenant la lettre.*

Oui, monseigneur, et vous pouvez déjà la regarder comme entre ses mains.

LE DUC, *à part.*

Espérons que mon neveu voudra bien me faire savoir quel est cet homme; ce qu'il y a de certain, c'est que je venais ici pour donner une leçon et que j'en reçois une... (*haut.*) Au retour du marquis, veuillez, monsieur, me faire avertir; je vais l'attendre dans son cabinet. (*Il entre à droite, en regardant Grillo avec beaucoup d'attention.*)

SCENE XIV.

GRILLO, *seul, ouvrant et lisant la lettre du duc.*

Tout va bien!... ô ma fille!... j'aurais été fâché qu'il refusât, d'abord pour ma Camille, ensuite... l'emprunt est considérable et sera d'un bon rapport; quant au marquis, j'espère qu'il n'aura pas à se plaindre de moi... j'en ai dit assez de bien... J'ai fait plus de mensonges en un quart-d'heure qu'il ne m'est arrivé d'en faire pendant quarante ans... Ce que c'est que de gouverner.

AIR : *Ah! si ma dame me voyait.*

C'est l'influence de l'état,

En vain je voudrais m'y soustraire;

Puisque c'est la règle ordinaire,

Accomplissons notre mandat :

Jusqu'au bout soyons potentat.

Depuis un jour qu'ici je suis le maître,

Je me suis vu mentir à tous momens;

Voyez un peu ce que cela doit être

Quand on règne depuis long-temps.

(*regardant la pendule.*) Cinq heures! allons, je vais revoir mon créancier... Pauvre garçon! ses épreuves ne sont pas terminées... Tenons bon; il m'en aura peut-être de l'obligation. Quant à l'enlèvement qu'il médite, nous allons voir ça tout à l'heure.

SCENE XV.

GRILLO, LE MARQUIS.

GRILLO.

Eh bien! monsieur, voici l'instant fatal... vous allez me ruiner; vous êtes à l'heure, au moins.

LE MARQUIS.

Une affaire importante exige que je sois exact.

GRILLO.

Je ne vous ferai pas attendre, puisque vous êtes pressé.

LE MARQUIS.

Très pressé.

GRILLO.

Vous voulez voyager, peut-être ?

LE MARQUIS, *d'un ton railleur.*

Peut-être.

GRILLO, *à part.*

Je saurai bien l'en empêcher. (*haut.*) J'avais prévu cette circonstance; en voyage, une somme aussi forte est très embarrassante, et j'ai préféré vous offrir des billets.

(*Il les prend sur la table.*)LE MARQUIS, *indécis.*

Des billets...

GRILLO.

Ah! vous pouvez les accepter; la première signature de votre marquisat... Si vous n'avez pas confiance en celle-là... Voici le montant de mon acquisition.

LE MARQUIS, *prenant les billets.*

Que vois-je!... ma signature ?

GRILLO.

Oui, ce sont les reconnaissances des sommes qui vous ont été prêtées par mes correspondans; j'en ai encore là pour cent mille écus, je les tiens en réserve; plus tard, vous aurez peut-être encore quelque chose à me vendre.

LE MARQUIS, *à part.*

Que devenir ?

GRILLO.

Oui, je conçois votre embarras; vous n'êtes peut-être pas bien en fonds, et, au moment de vous mettre en route... A propos, puisque vous allez partir, faites-moi donc le plaisir de me remettre la clef de la petite porte du parc, que vous avez gardée par distraction ?

LE MARQUIS, *à part.*

Serais-je trahi !

GRILLO.

Ça ne peut vous être bon à rien, tandis qu'à moi, propriétaire... Tenez, parlons franchement, c'est à minuit que vous devez venir, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS, *à part.*

Il sait tout !

GRILLO.

Eh bien ! j'aime assez me coucher de bonne heure, et si cela vous est égal... vous allez l'enlever tout de suite.

LE MARQUIS.

L'enlever!

GRILLO.

Oui, monsieur; on dirait que vous n'en avez pas l'habitude.

(Il fait quelques pas vers le fond.)

LE MARQUIS.

Arrêtez! ah! monsieur, ce matin vous connaissiez mon amour, et cependant vous m'avez repoussé. Égaré par mon désespoir, je voulais fuir avec Camille; mais je peux réparer ma faute; voyez mon repentir...

GRILLO.

Votre repentir... En aviez-vous quand vous l'arrachiez de mes bras, quand vous désoliez ma vieillesse? Vous demandez ma fille, et quelle garantie de bonheur peut-elle attendre d'un homme qui n'a pas craint de la compromettre, car vous êtes seul coupable. Vous alliez encore me la ravir, et c'est après m'avoir outragé, après vous être fait un jeu de mon bonheur, que vous implorez mon pardon?

LE MARQUIS.

Monsieur...

GRILLO.

Vous l'enlèverez, vous dis-je; mais, cette fois, ce sera devant témoin, et devant un témoin que vous n'attendez pas; je vais vous le présenter. *(allant au cabinet.)* Venez, monsieur le duc.

SCENE XVI.

LE MARQUIS, LE DUC, GRILLO.

LE MARQUIS, *à part.*

Mon oncle!... je suis perdu.

GRILLO, *à part.*

Ah! je le tiens, maintenant.

LE DUC, *prenant la main au marquis.*

Ah! je suis aise de te voir; je te fais mon compliment.

LE MARQUIS, *à part.*

Voilà la semonce qui commence.

LE DUC.

Comment! j'arrive... et, lorsque je te crois à la chasse, en partie de plaisir, j'apprends que tu es allé entendre un sermon.

LE MARQUIS, *à part.*Un sermon... *(Grillo lui fait signe de se taire.)*

LE DUC.

Tu fondes des écoles, des prix de vertu!

LE MARQUIS.

Des prix de vertu!

LE DUC.

Je te félicite surtout du choix de ton homme d'affaires.

LE MARQUIS, *à part*.

Comment !...

LE DUC.

Jamais surprise ne me fut plus agréable ; il y a de bien méchantes gens...

GRILLO.

Ne m'en parlez pas... c'est épouvantable... Monsieur le duc, je suis heureux que vous soyez content de nous, et j'espère que vous n'hésitez pas à récompenser monsieur le marquis d'une telle conduite.

LE DUC.

Ce sera pour moi un plaisir.

GRILLO.

Je demande pardon à monsieur le marquis si je dévoile son secret ; mais il le faut... Monseigneur est amoureux !

LE DUC.

En vérité !

LE MARQUIS, *à part*.

Que dit-il ?

GRILLO.

Amoureux d'une jeune personne charmante.

LE DUC.

Il se pourrait ?

GRILLO.

Ah ! mais sérieusement... Il se dispose à l'épouser.

LE MARQUIS, *à part*.

Où veut-il en venir ?

LE DUC.

Quoi ! sans mon consentement !

GRILLO.

Il l'aurait demandé... Elle est ici.

LE DUC.

Déjà !

GRILLO.

Ah ! monsieur le marquis est prompt en affaires ; j'ai rarement vu de prince plus actif.

LE DUC.

Enfin veuillez m'apprendre...

GRILLO.

Permettez-moi d'abord de vous présenter la jeune fille. (*appelant.*) Rosella ! (*Il lui parle bas, elle entre à gauche.*)

LE DUC, *au marquis*.

Cet homme est vraiment singulier ; il paraît posséder toute ta confiance ?

LE MARQUIS, *hésitant*.

Oui... oui... tout entière.

SCENE XVII.

LE MARQUIS, CAMILLE, GRILLO, LE DUC.

LE MARQUIS, à part.

Que vois-je !... Camille !

CAMILLE, à part.

C'est lui !

LE DUC.

Quelle est cette jeune personne ?

GRILLO.

Vous allez le savoir... Dans un voyage en France (il y a déjà cela quinze ans), je rencontraï un noble compatriote, frappé d'une condamnation injuste, et forcé de fuir sa patrie; la dernière fois que je le vis... oui, ce fut la dernière, car son exil allait finir, il me tendit les bras : « Je vous dois beaucoup, » me dit-il, mais je vais m'acquitter envers vous : Voici ma fille, servez-lui de père; cachez-lui le secret de sa naissance, jusqu'au jour où elle pourra porter mon nom avec honneur. » En disant ces mots, il mourut... Dès cet instant, je n'eus qu'une pensée, ce fut d'obtenir la réhabilitation de mon noble ami. Je confiai Camille aux soins d'une vieille parente. Pendant l'un de mes fréquens voyages (je n'avais pas encore l'honneur d'être l'homme d'affaires de monseigneur), une troupe de jeunes débauchés conçut le projet d'enlever ma fille adoptive; monsieur le marquis... instruit de ce dessein, fit punir ces misérables, et offrit à la pauvre orpheline un asile dans son palais; à mon retour, il me fit accepter la place que j'occupe ici, et je dois le dire à sa louange, me demanda la main de ma fille adoptive, avant de connaître sa naissance et son rang... Maintenant, monsieur le duc, j'espère que vous ne refuserez pas d'unir votre neveu à la fille du comte Sestini...

TOUS.

Le comte Sestini !...

GRILLO.

Que vient de réhabiliter la justice de votre excellence. (*gaiement au marquis.*) Eh bien ! monsieur le marquis, qu'est-ce que vous dites de votre homme d'affaires ?

LE MARQUIS.

Comment reconnaître ?...

GRILLO, montrant Camille.

En la rendant heureuse.

LE DUC, à Grillo.

Quoi !... vous seriez...

GRILLO.

Le banquier Grillo, lui-même. (*bas au duc.*) Monsieur le duc, demain les sommes que vous désirez seront prêtes.

LE DUC, à part.

On ne peut rien refuser à cet homme-là.

SCENE XVIII ET DERNIÈRE.

LE MARQUIS, CAMILLE, GRILLO, LE DUC,
MICHELI, VASSAUX, dans le fond.

MICHELI, *grotesquement vêtu, poursuivi par les gens du château.*
Monseigneur, me voilà en grande tenue.

GRILLO.

Comment diable s'est-il affublé ?

MICHELI.

Ce sont les habits de mes nouvelles dignités... les bottes du grand-écuyer, la veste du grand-veneur, la canne et l'habit du maître des cérémonies.

LE DUC.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

GRILLO.

Un imbécile... dont monseigneur s'amuse quelquefois. (*au marquis et à Camille.*) Allons, mes enfans, maintenant ma tâche est remplie... il faut que je vous quitte ; mais pensez quelquefois à votre vieil ami ; et moi, de temps en temps, jeme détournerai de ma route et je viendrai régler vos comptes.

MICHELI, à Grillo.

Ah ! ça, dites-moi... je ne suis donc plus grand-écuyer ?

GRILLO.

Je te nomme grand-concierge.

MICHELI.

Me v'la sûr de ne jamais quitter la cour.

CHOEUR.

AIR : *Vaudeville de l'École de Brienne.*

Un bonheur sans nuage
Va renaitre en ces lieux ;
Tout ici nous présage
Le sort le plus heureux.

GRILLO, au public.

AIR du Baiser au Porteur.

Notre maison, dont on connaît le zèle,
Pour vous, messieurs, veut doubler ses travaux ;
Et, si ma mémoire est fidèle,
Je vous ai vus souvent à nos bureaux ;
Vous y placiez parfois vos capitaux.
Continuez ; de votre bienveillance
Montrez-nous encor les effets ;
Échangez avec confiance
Votre argent contre nos billets.

REPRISE DU CHOEUR.

Un bonheur sans nuage, etc.

20 JY 63
FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE.